

Conversation avec Négar Djavadi

Comment est né ce livre ?

Le point de départ était de camper un personnage dont l'histoire personnelle rejoint la « grande histoire ». Et cette « grande histoire » ne pouvait être pour moi que celle de l'Iran du xx^e siècle. Pas seulement parce que j'y suis née, mais aussi parce que l'Iran est ce pays incroyable et paradoxal, coincé entre l'Orient et l'Occident, théâtre de coups d'État et de révolutions, musulman sans être arabe, gorgé de pétrole et de gaz, aussi fier de sa culture que désespéré pour son avenir. C'est un pays dont l'histoire contemporaine est d'une dramaturgie surprenante.

Quelques mots sur la part de fiction et de réalité ?

Avant tout, il s'agit d'un roman de la mémoire et sur la mémoire. Le pays dont je parle – cet Iran des années 60 et 70 – est « mon » Iran. Celui de mes souvenirs ; une version, un fragment, de ce qu'il était à cette époque. Il y a forcément de la fiction, au sens où la mémoire, la mienne en l'occurrence, est faillible et produit sa propre vérité. Issue d'une grande famille de la bourgeoisie iranienne et fille d'opposants politiques, j'ai utilisé cette réalité comme un canevas de départ, un cadre à l'intérieur duquel j'ai créé des personnages et des situations, une histoire.

La révolte des intellectuels contre le régime du Shah y tient une plus grande place que ce que l'on appelle communément la révolution islamique...

Comme toute révolution, la révolution iranienne a des racines très profondes. Les graines ont été plantées bien avant 1979. Khomeiny y a indéniablement sa part, mais aussi tous les fidèles au Premier ministre Mohammad Mossadegh (l'artisan de la nationalisation du pétrole au début des années 50) qui étaient persécutés par la Savak, la police secrète. Au milieu des années 70, ces graines ont germé pour aboutir au départ du Shah et à la fin de la monarchie. Des mouvements se sont organisés dans les universités, au sein d'une jeunesse assoiffée de liberté, dans les milieux intellectuels depuis longtemps muselés. À cette époque, Khomeiny se trouvait en Irak. Il n'était donc pas à proprement parler l'élément déclencheur de cet élan mais il était soutenu par les commerçants du bazar de Téhéran, force conservatrice proche du clergé, véritable poumon économique du pays. D'une certaine manière, 1979 marque la convergence et l'aboutissement de multiples luttes.

Y a-t-il des passerelles avec la situation actuelle ?

Depuis notre départ il y a trente-cinq ans, clandestinement, ni moi ni ma famille ne sommes retournées en Iran. Cette impossibilité, due aux activités politiques de mes parents, ne me permet pas de parler de la société actuelle. D'autant que les trois-quarts des Iraniens ont aujourd'hui moins de vingt-cinq ans. Ils sont nés après la révolution et ont grandi sous ce régime. Ils ont donc un rapport très différent avec ce pays. En revanche, j'espère que mon livre laisse entrevoir comment cet Iran-là est né.

Au thème politique s'ajoute celui de l'homosexualité et de la PMA. Était-ce une volonté de départ ?

Je voulais avant tout aborder la question de l'identité. J'avais envie que Kimiâ, mon personnage principal, « échappe » à cette identité iranienne qui lui colle à la peau et à cette identité française au sein de laquelle elle se façonne. Je n'avais pas envie d'une « iranienne » obligée de se débattre avec tous les fantasmes et clichés générés par ces interrogations identitaires. L'homosexualité de Kimiâ la détache de ces deux cultures et la met en conflit avec elles. Car si l'homosexualité n'est pas du tout acceptée en Iran, elle n'est pas non plus évidente en France. Parce que lesbienne, parce que consciente que cette orientation la place à l'écart, elle peut porter un regard distancié sur ces deux cultures. De fait, Kimiâ n'est pas tant en exil que dans l'errance, à la recherche d'elle-même et du monde. Et c'est en parlant de la maternité à travers les époques – de l'arrière-grand-mère du personnage, à ses grands-mères et à sa mère – que j'ai eu envie de parler de la procréation médicalement assistée. C'était bien avant le « mariage pour tous » et la loi Taubira !

La construction du roman tient à la fois des Mille et Une Nuits revisitées et du récit intimiste...

Je voulais qu'il reflète les deux cultures de mon personnage, qu'il fasse le lien entre d'un côté la littérature épique persane et de l'autre l'autofiction française. L'Orient a cette faculté d'ouvrir sans cesse des parenthèses, de faire des apartés, des digressions. Comme dans *Le livre des Rois* de Ferdossi [un poème épique écrit aux alentours de l'an 1000 qui retrace l'histoire de l'Iran jusqu'à l'arrivée de l'Islam] où chaque récit débouche sur un autre, puis un autre... J'ai l'impression que la mémoire utilise un chemin semblable. On raconte une anecdote et d'un coup on se souvient d'un élément que l'on se met à développer. Comme si les souvenirs venaient avec les mots.

De The Cure à Blondie, de Lauren Bacall aux frères Cohen, de nombreuses références rock et cinéma émaillent le texte...

J'ai toujours écouté beaucoup de musique, vu beaucoup de films. Tous deux racontent quelque chose de très immédiat de notre monde, créent une connexion directe, salutaire, énergisante. Ce sont des langages que j'ai explorés avant de me lancer dans l'écriture. Pour moi, et peut-être parce que le français, même si je le pratique depuis l'enfance, n'est pas ma langue maternelle, les mots sont arrivés après le son et l'image.

Avez-vous pensé à un livre en particulier en écrivant *Désorientale* ?

Le livre qui m'a donné le plus envie d'écrire cette longue histoire où il est question de famille, de politique et de destin personnel est *Les Enfants de minuit* de Salman Rushdie. Mais l'envie d'aller vers la littérature est venue avec Virginia Woolf. J'ai commencé avec *La Chambre de Jacob*, puis j'ai tout lu.



NÉGAR DJAVADI

Désorientale

Un grand roman familial, politique et rock and roll sur l'Iran d'hier et la France d'aujourd'hui.

LIANA LEVI



Négar Djavadi naît en Iran en 1969 dans une famille d'intellectuels, opposants aux régimes du Shah puis de Khomeiny. Elle arrive en France à l'âge de onze ans, après avoir traversé les montagnes du Kurdistan à cheval avec sa mère et sa sœur. Diplômée de l'INSAS, une école de cinéma bruxelloise, elle travaille quelques années derrière la caméra. Elle est aujourd'hui scénariste, aussi bien de documentaires que de séries, et vit à Paris. *Désorientale* est son premier roman.

© Philippe Marcas/Opale/Leemage/Éditions Liana Levi



Désorientale. Tenir à distance sa culture, son pays natal, sa famille... c'est ainsi que Kimiâ Sadr vit l'exil. Elle a fui l'Iran à dix ans avec sa mère et ses sœurs pour rejoindre la France et son père. Pourtant, malgré elle, lors des heures passées à l'hôpital Cochin où elle attend l'issue d'un long protocole d'insémination artificielle, la jeune femme est rattrapée par ses souvenirs. Et par tous ceux qui en furent les acteurs. Dans un monologue joyeusement désordonné, Kimiâ déroule toute l'histoire de la famille Sadr. On y croise trois générations d'ancêtres flamboyants: l'arrière-grand-père, le redoutable Montazemolmolk, régnant sur un harem de cinquante-deux épouses dans une province reculée de Perse; Nour, la fille préférée du Khan car elle possède les mêmes yeux bleus que lui; Darius, Le Téméraire, Le Tumultueux, le père de Kimiâ, éternel opposant aux régimes en place – celui du Shah, puis de Khomeiny; Sara, sa mère, d'origine arménienne, à la fois passionaria et gardienne de la

tradition; et aussi des oncles numérotés de 1 à 6 dont le Numéro 2, dépositaire de la mémoire familiale... Défilent aussi dans ce captivant diaporama les moments-clés de la vie politique iranienne des années 60 et 70. Pour s'éloigner de cet encombrant héritage (sur lequel plane la menace d'un Événement qu'elle a du mal à raconter) et découvrir qui elle est vraiment, Kimiâ rasera ses cheveux façon punk, quittera Paris pour Berlin, Londres ou Bruxelles, s'étourdira de rock and roll... jusqu'à accepter le chemin inattendu pris par sa vie amoureuse, son homosexualité et sa désorientalisation... Un peu de Virginie Despentes et de Shéhérazade se mêlent chez Kimiâ, l'héroïne de Négar Djavadi. Pour son premier roman, celle-ci emprunte aussi bien aux contes d'Orient qu'aux techniques cinématographiques pour faire se télescoper des temporalités et des lieux différents. Une fresque impétueuse, émouvante, passionnante.

Extrait

À Paris, mon père, Darius Sadr, ne prenait jamais d'escalator. La première fois que je suis descendue avec lui dans le métro, le 21 avril 1981, je lui en ai demandé la raison et il m'a répondu: «L'escalator, c'est pour eux.» Par eux, il entendait vous évidemment. Vous qui alliez au travail en ce mardi matin d'avril. Vous, citoyens de ce pays, dont les impôts, les prélèvements obligatoires, les taxes d'habitation, mais aussi l'éducation, l'intransigeance, le sens critique, l'esprit de solidarité, la fierté, la culture, le patriotisme, l'attachement à la République et à la démocratie, avaient concouru durant des siècles à aboutir à ces escaliers mécaniques installés à des mètres sous terre.

À dix ans, je n'avais pas conscience de toutes ces notions, mais le regard désarmé de mon père – attrapé durant les mois passés seul dans cette ville et que je ne lui connaissais pas – m'ébranla au point qu'aujourd'hui encore, chaque fois que je me trouve face à un escalator, je pense à lui.



Parution 25 août 2016

Collection « Littérature française »

384 pages. 22 euros
ISBN 978-2-86746-834-6

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél.: 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor
Librairies, salons: Élodie Pajot
Droits étrangers: Sylvie Mouches